

Pourquoi les garçons doivent-ils être en jupe dans les lycées de l'Académie de Nantes le 16 mai prochain ?

written by Christine Tasin | 15 mai 2014



✘ Le [post](#) paru sur F de Souche, de prime abord, interpelle et fait hurler « *qu'est-ce qu'ils fabriquent encore ? C'est de l'application pratique au gender ? Les garçons en jupe ? C'est fait pour faire hurler Belghoul ?* »

Mais quand on regarde d'un peu plus près les documents disponibles sur le net, on se prend à hésiter. **Et si l'initiative des lycéens à l'origine de cette journée était due à la prise de conscience de ce que vivent trop de filles à l'école, traitées de pute quand elles sont en jupe ? Et si cette initiative voulait dire « osez la jupe ! », ne permettez à personne de l'interdire comme cela a été le cas en [2006](#) à l'initiative de lycéennes ou encore [en 2010](#) à l'initiative de NPNS ?**

Examinons les documents dont nous disposons :

Voici d'abord la fiche de l'Académie de Nantes

<http://eduscol.education.fr/experitheque/fiches/fiche9913.pdf> ;

dossier de presse [ici](#)

Ensuite voici un [compte-rendu du livre](#) (que je n'ai hélas pas lu, venant de découvrir son existence) de l'historienne Christiane Bard auquel les lycéens nantais rendent hommage en donnant le titre de son livre à la journée *Ce que soulève la jupe*.

Le compte-rendu n'est pas toujours clair, mais il y a des passages intéressants retraçant l'origine du livre et de l'action des lycéens dans un contexte particulier : « *Le printemps de la jupe est une initiative en 2006 de l'association rennaise de prévention des conduites à risque qui anime un atelier sur la sexualité en classe de première STAE (sciences et technologie de l'agronomie et de l'environnement) du lycée agricole privé d'Étrelles, commune du canton de Vitré, située à quarante kilomètres de Rennes. Un animateur éducateur et un groupe d'une quinzaine d'élèves réfléchissent sur les relations garçons-filles, les représentations de la sexualité, la limite entre séduction et provocation et remarquent que les filles viennent toutes au lycée agricole en pantalon alors qu'à l'extérieur certaines aiment porter la jupe. Ils imaginent alors une journée dédiée à la jupe : pour promouvoir le respect, il faut « oser » la jupe ! Cette initiative originale est un succès du point de vue des initiateurs et des élèves, l'expérience est relayée, la presse nationale s'en fait l'écho et « **Le printemps de la jupe et du respect** » s'institutionnalise : il dispose désormais d'un site et mobilise davantage de jeunes dans davantage d'écoles. Un film est même réalisé par Brigitte Chevet et produit par France 3 Ouest. Les projections sont le plus souvent suivies de débats attestant du fait que les apparences vestimentaires constituent un point de départ efficace pour questionner les relations entre les sexes, sur le genre et la sexualité. Parallèlement et sans connaître au départ l'initiative bretonne, le réalisateur Jean Paul Lilienfeld écrit le scénario de [La journée de la jupe](#) et c'est en vérifiant que le titre n'est pas déjà pris qu'il découvre le Printemps de la jupe. Isabelle Adjani campe une professeure de français attachée au port de la jupe, qui, dans un contexte de violences scolaires permanentes, prend en otage ses élèves pour leur faire cours. Par un curieux retournement et alors que les femmes se sont battues pour accéder au port du pantalon, la jupe devient un symbole de lutte pour une plus grande tolérance en*

milieu scolaire. C'est tout le mérite du travail de Christine Bard de souligner la complexité du port de la jupe au cours de l'histoire et l'ambivalence de sa réappropriation dans un contexte de débat sur la violence scolaire, le voile, la burqa, la sexualité, etc. »

<http://gss.revues.org/1465>

Difficile de comprendre ce qui est reproché à Christiane Bard dans ce passage : « *Mais c'est peut-être là aussi une de ses plus grandes faiblesses : faute d'accomplir une histoire sociale, Ce que soulève la jupe situe et documente avec grand succès mais laisse davantage perplexe lorsque que l'auteure analyse, à la lumière des significations de la jupe au cours de l'histoire, la question du voile et de la burqa ou celle de la sexualité. L'attention que l'auteure accorde à la signification sociale du vêtement minore la subjectivation qui s'opère à travers celui-ci, ou, à tout le moins semble n'y être vraiment attentive que lorsqu'elle concerne le vêtement masculin ou masculinisant. Ce travers est patent pour la question du voile et de la burqa. Le parallélisme des formes jupe voile et, désormais, jupe burqa n'est en effet qu'un leurre. Bien sûr, le débat public associe-t-il ces deux questions. Mais les régimes de contraintes qui s'appliquent à la jupe, au voile ou à la burqa ne sont assurément pas les mêmes. Il importe précisément d'expliquer pourquoi et comment cette combinaison forcenée concourt à la production d'une identité française exclusive et, partant, résister à toutes formes d'assignation, à la jupe, au voile ou à la burqa. Bien que Christine Bard mentionne à plusieurs reprises l'instrumentalisation de ces débats par Nicolas Sarkozy (en rappelant la médiatisation des tournantes en 2001-2002 et en historicisant, avec Laurent Muchielli, la pratique très ancienne du viol en réunion²), elle continue à considérer que « les problèmes soulevés sont certainement universels » (92). Il n'est donc pas surprenant qu'elle critique vivement les analyses de l'historienne Joan W. Scott, qui, à ses yeux, défend un point de vue « multiculturaliste américain » empreint de toute la « culpabilité collective » que génère le conflit irakien chez « les intellectuels de gauche » (84-85). Là où Joan Scott parvient, dans une veine foucauldienne, à ne jamais dissocier pratique et discours,*

Christine Bard craint avant tout que cette perspective n'amoindrisse la critique de domination masculine. Or, Joan Scott ne soutient évidemment pas, au nom d'une critique postcoloniale du républicanisme universaliste, que porter ou ne pas porter de voile sont des pratiques équivalentes. Elle se montre simplement attentive aux stratégies concrètes de résistance des filles voilées, tout en offrant une phénoménologie de la domination, à travers le regard, la croyance et l'arrondissement économique et social des femmes (Scott, 2007) ».

Difficile, donc, sans avoir lu le livre, de savoir exactement de quoi il retourne mais les autres articles sur le site qui publie l'article permettent de comprendre que, vraisemblablement Christiane Bard, n'est pas dans le politiquement correct si on regarde par exemple cet autre article <http://gss.revues.org/2380> avec ce passage révélateur : « **Quand arrive l'Enveff, j'ai enfin un outil auquel me référer pour déconstruire les choses, mettre au jour que le viol collectif est un phénomène minoritaire** dans le phénomène du viol dans son ensemble, que les viols sont d'abord commis par des adultes, que le viol le plus massif, c'est le viol conjugal, suivi par les viols intra-familiaux de nature incestueuse, et que donc **les viols commis par des « jeunes de banlieue »**, qui sont d'abord et avant tout des jeunes, c'est quelque chose de complètement minoritaire, qui masque la forêt du viol tout court, dont on ne parle pas, notamment du viol intrafamilial, qui concerne bien les familles blanches, de tous les milieux sociaux » Je suis intriguée. Je lis **Portrait du colonisateur, portrait du colonisé** (1957), ainsi que Franz Fanon, *L'An V de la Révolution algérienne* (1959). Ces textes sont extraordinaires et me servent à comprendre que **le racisme d'aujourd'hui est post-colonial : par certains de ses mécanismes, ce racisme contemporain reconduit le racisme colonial**. Ces textes parlent de la situation coloniale mais **je perçois les résonnances avec la France d'aujourd'hui, comme le dévoilement des femmes ou la représentation de l'Arabe comme violeur** » ;

Je réalise que ces garçons et ces filles vivent une chose que je ne vis pas : le racisme. Dans le même temps, **je découvre que je suis blanche** – je ne le savais pas avant... Jamais je n'ai eu envie de me

*blanchir la peau à l'eau de javel à l'âge de huit ans, comme me le raconte une étudiante. Quand je me regarde dans la glace, je vois Christelle Hamel. Ce que me raconte un étudiant, c'est que le matin, dans sa glace, il voit « une gueule d'Arabe », autrement dit un stigmaté, et non pas une personne. **C'est cette humiliation-là que fabrique le racisme : la honte et la détestation de soi**» . . .*

Bref, une initiative qui peut tout cacher, qui peut être une initiative intéressante comme le produit d'une manipulation exercée par des adultes.

Le moins que l'on puisse dire c'est qu'il aurait fallu aux jeunes lycéens à l'initiative de cette journée « Ce que soulève la jupe » être loin du politiquement correct et, si telle était leur intention, annoncer clairement la couleur : lutter contre les insultes et agressions subies par les filles portant des jupes de la part de certaines parties de la population.

Je crains fort qu'en l'absence (voulue, forcément, « par qui ? » est la bonne question) de cette explication, chacun de récupérer à sa façon l'initiative vécue au mieux comme une nouvelle journée de carnaval et au pire comme un encouragement envoyé aux jeunes garçons à ne plus savoir de quel sexe ils sont et à ne plus l'assumer.

Domage... Cela s'appelle une journée perdue.

Christine Tasin